



## Usages toponymiques et pratiques de l'espace urbain à Mopti (Mali) – La toponymie entre linguistique et géographie

Par E. Dorier-Apprill - Université de Provence

Laboratoire Population et environnement

Et C. Van Den Avenne

École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines

Lyon - (France)

Mai 2002

La ville est, pour la recherche linguistique en Afrique, un terrain assez contemporain, allant de pair avec le passage, comme l'a écrit P. Renaud (Renaud, 1998), d'une linguistique *en Afrique* (appliquant à la situation linguistique africaine des méthodologies et des approches construites en contexte occidental, et qui, pour schématiser, s'est avant tout attaché à tracer des frontières entre systèmes linguistiques, nommés langues, à les décrire chacun de manière autonome et à les cartographier) à une linguistique *de l'Afrique* (substituant à une catégorisation exogène une catégorisation endogène, et prenant en compte l'hétérogénéité linguistique comme étant constitutive de la pratique langagière en Afrique). La ville en effet, lieu de l'hétérogène et de la mise en présence de langues différentes, est le terrain privilégié pour observer des pratiques langagières plurilingues quotidiennes, notamment à travers l'observation de pratiques sociales et de pratiques de l'espace, qui impliquent rencontres, traversées, passages d'un quartier à l'autre (cf. Juillard, 1995). Ainsi, choisissant une pratique sociale particulière qu'est l'approvisionnement, L.J. Calvet a mis en évidence le marché comme espace de contact de langues dans les villes africaines (sur ces différentes recherches menées en Afrique, nous renvoyons à la mise au point synthétique de P. Renaud, *op.cit.*).

L'étude de la toponymie permet également de rendre compte des différentes langues en présence dans une ville, à la fois d'un point de vue synchronique et diachronique. La toponymie depuis son origine est le point de rencontre entre la linguistique, la géographie et l'histoire (parce que les noms de lieu décrivent des espaces tels qu'ils sont ou tels qu'ils étaient, parce qu'ils témoignent de différentes activités humaines présentes ou passées, parce qu'ils inscrivent dans la nomination les différentes langues et donc les différents peuplements), elle est par ailleurs instrumentalisée par la cartographie.

Travailler cependant sur des toponymes oraux contemporains, actualisés en discours permet de rendre compte des liens constants qui se tissent entre pratique de l'espace et pratique langagière, et de la question de l'appropriation. L'appropriation d'un espace se fait « par le corps », dans l'usage, les pratiques quotidiennes, mais également par le langage, la mise en mot de cet espace. La dénomination d'un espace atteste de son appropriation (il est un signe, au sens fort, de son appropriation) mais pas seulement, elle est partie prenante de cette appropriation : toute pratique sociale est tissée de langage, ponctuée de langage, pourrait-on dire (Lahire, 1998). L'étude de la toponymie envisagée ici est donc interdisciplinaire, permettant de relier linguistique et géographie<sup>1</sup>. Il s'agit d'une étape d'une recherche en cours menée à Mopti, ville secondaire du Mali d'environ 70 000 habitants, située au confluent du Niger et du Bani, à travers l'un de ses aspects, à savoir les usages toponymiques oraux<sup>2</sup>.

Cette approche toponymique a un caractère monographique : la morphologie spatiale de la ville de Mopti est tout à fait particulière, de même que l'histoire de sa fondation et de son peuplement, les usages toponymiques rendent compte de cette particularité.

<sup>1</sup> Cette présentation est issue d'un travail de terrain mené avec E. Dorier-Apprill, géographe (Laboratoire Populaire et Environnement – Université de Provence).

<sup>2</sup> Ces enquêtes ont été menées lors de deux séjours de terrain, en décembre 1999 et mars 2000. Elles ont consisté d'abord en un repérage systématique fait en sillonnant toutes les rues de la ville. Les différents toponymes recueillis ont ensuite été testés auprès d'un échantillon de Mopticiens (jeune/vieux, autochtone/pas autochtone, homme/femme, de langue songhaï, peule, bambara, bozo), et vérifiés de manière systématique auprès des chauffeurs de taxi. Il faut noter que ces enquêtes ont été menées en bambara, la langue véhiculaire (faute d'être trilingue ou quadrilingue...), ce qui biaise d'une certaine façon le résultat, dans la mesure où parfois coexistent deux façons de nommer, en bambara et en peul, ce que nous n'avons repéré que sur un petit nombre d'items.

Elle révèle par ailleurs deux séries de faits, intéressant a priori les premiers la géographie et les seconds la linguistique : d'une part, certains lieux sont nommés et d'autres pas, correspondant à une géographie fonctionnelle, d'un espace urbain approprié par les citoyens, d'autre part, les items lexicaux repérés sont soumis à la variation (le même référent peut avoir plusieurs noms, dans plusieurs langues, peut être actualisé en discours de manière différente, subir des variations phonétiques, etc...), ont des degrés de figement divers, et une dichotomie se dessine entre toponymes consensuels et toponymes « sociolectaux » (au sens large). Ces séries de faits s'éclairent mutuellement, et attestent de manière différente de l'appropriation de l'espace à travers le langage. L'usage toponymique a un caractère performatif : il structure la ville en tant qu'espace vécue.

### 1. Toponymie, mémoire et usages des lieux

Le développement urbain de la ville de Mopti est un développement relativement récent, datant de l'époque coloniale. Le premier Occidental à s'installer, à l'endroit qui allait s'appeler Charloville, était un dénommé Charlot, commerçant. Lorsque l'administration coloniale s'y est implantée, on a parlé du quartier du Gouvernorat. Les indigènes qui vivaient là ont été repoussés vers d'autres zones : tout d'abord vers l'actuel quartier commercial, qui était à proprement parler la ville de Mopti. Ensuite, lorsque la ville s'est développée et que davantage d'Occidentaux (commerçants) sont venus s'installer, ils ont été à nouveau déplacés, mis à contribution, dans le cadre des travaux forcés, pour construire une digue, et pour remblayer les zones inondées qui allaient ensuite devenir la ville indigène.

Dans l'usage toponymique oral contemporain des Mopticiens, on retrouve l'histoire de ces différents déplacements. La sédimentation de la toponymie laisse apparaître différentes couches historiques. Ainsi, le quartier du gouvernorat est appelé : Charloville (par certains vieux), Gouvernorat, ou *Motti hindè* (l'ancienne Mopti). Par ailleurs, on peut repérer, dans l'usage oral, un découpage de la ville en trois zones qui correspondent aux trois temps de l'implantation : *dugu kònò* (« en ville »<sup>1</sup>), qui correspond aux quartiers de la zone remblayée, quartiers de résidence actuelle, *Motti* (Mopti) ou *comersi la* (aux commerces), premier site d'implantation de la ville indigène, qui n'est plus zone de résidence, et *Motti hindè*, déjà mentionné, correspondant au premier site. La population autochtone garde la mémoire des différents déplacements, de l'emplacement initial de la concession familiale d'abord au niveau de *Mopti hindè* puis au niveau de *Mopti*, avant l'installation dans les quartiers de Komoguel et Gangal. D'une certaine manière, pouvoir situer une concession familiale, aujourd'hui détruite, à *Mopti* est le signe de son appartenance autochtone, dans une ville où l'autochtonie constitue un enjeu politique (voir Dorier-Apprill, Van den Avenne, 2001). La mémoire des noms des lieux a une fonction symbolique. De même que la mémoire et la transmission des généalogies, elle est un savoir qui peut avoir une fonction sociale précise. Ainsi, Solange de Ganay signalait que l'on récitait, à Mopti, pour honorer certains habitants, la nomenclature des mares faisant partie du territoire de la ville (Ganay, 1948).

Les cours d'histoire locale, au programme de l'enseignement primaire, contribue à la stabilisation et la transmission d'un savoir partagé par tous, autochtone ou non autochtone, sur les origines de la ville, et ceci également dans le domaine de la toponymie. Ainsi, le nom du premier site de la ville (désigné aujourd'hui par *Mopti hindè*) *Sagan* (on parle aussi de *Sagan siré*, l'ancienne Sagan), nom bozo à l'étymologie controversée, qui désignerait soit les trous de la berge dans lesquelles vivaient les Bozos, soit le marché est un nom est connu de tous, jeunes et vieux, dans la mesure où il est transmis dans ces cours.

Le découpage en usage, qui laisse voir l'évolution diachronique de l'implantation urbaine, est renforcé par les différentes fonctions qu'ont ces zones, du fait notamment de la dissociation des lieux de travail et de résidence dans la ville pour quasiment l'ensemble des Mopticiens. *dugu kònò* est la zone résidentielle, où l'on trouve également petits commerces et artisans. *Motti* est la zone principale d'activité, on y trouve le grand marché, les commerces

<sup>1</sup> Le terme *dugu* en bambara désigne : la terre, le village, la ville, le sol, le pays. Le terme *dugulen* dérivé est traduit en français au Mali par le terme *autochtone*. Il s'oppose à *dunan* l'étranger. Traduire *dugu kònò* par « en ville » (comme c'est l'usage, dans ce contexte, en français au Mali) simplifie l'épaisseur sémantique du mot. *dugu kònò* désigne l'endroit où l'on a sa concession familiale, l'endroit où l'on a ses racines. Cette zone de Mopti (au sens administratif) cristallise les questions d'autochtonie et d'appartenance (cf. Dorier Apprill, Van den Avenne, 2001). Cette appellation en est un signe.

(dont les commerces de gros), ainsi que les principales administrations. La petite digue qui relie le quartier commercial aux quartiers résidentiels, encombrée le matin dans un sens, et le soir dans l'autre, permet d'observer les mouvements pendulaires quotidiens. Témoin de ce mouvement pendulaire, les désignations en discours des deux « goudrons » (rue goudronnée), parallèles et chacun en sens unique inverse, par les syntagmes : *goudron an bè taa Motti la* (« le goudron avec lequel on va à Mopti »), *goudron an bè taa dugu kònò* (« le goudron avec lequel on va en ville »).

À ce découpage fonctionnel, on peut ajouter une autre zone : *digi ka* (« sur la digue ») qui désigne la grande digue où se trouve le marché au poisson, l'Opération Pêche, ainsi que la gare routière (on peut ainsi dire : *u taara mobili ta digi ka* « ils sont partis prendre un véhicule sur la digue »).

L'usage toponymique est donc lié à une pratique de l'espace urbain. C'est-à-dire que les toponymes sont avant tout fonctionnels : il s'agit de repères permettant l'adressage, d'indications accompagnant les déplacements dans la ville. Ils sont donnés à des lieux régulièrement fréquentés. Ainsi, les rues auxquelles on donne des noms sont celles « *qui attirent du monde - ou y a quelqu'un de très influent là-bas de très populaire de très fréquenté - ou c'est un endroit où y a une activité intense - donc les gens ont toujours besoin de s'y rendre - donc il faut un repère - une rue où il n'y a pas d'activité ou quelqu'un à solliciter elle reste comme ça dans l'anonymat* » (S.T., autochtone mopticien).

On peut distinguer les toponymes connus de tous des toponymes de voisinage. À Mopti, les toponymes connus de tous désignent des points sur le trajet des taxis collectifs faisant la navette entre le rond point à la sortie de la petite digue qui rejoint le quartier commercial et le quartier remblayé et l'entrée de l'ancien village de Taïkiri, traversant les quartiers de Komoguel, Gangal, Mossinkoré et Bougoufé. Ces toponymes servent à désigner au chauffeur de taxi l'endroit où le passager désire descendre. Nous nous sommes d'ailleurs rendu compte, au cours de nos enquêtes, que les habitants de Mopti sont capables de donner les différents toponymes le long du goudron « dans l'ordre », en suivant mentalement le trajet des taxis. Ces toponymes structurent ainsi une sorte de carte mentale que peut avoir chaque Mopticien de sa ville. Le quartier de Toguel, totalement à l'écart du goudron, n'a qu'une toponymie connue des seuls riverains. Il en est de même du quartier de Taïkiri, qui continue à fonctionner comme un village.

## **2. Une toponymie plurilingue : du peul au bambara**

Le peuplement initial à Mopti est un peuplement bozo. La région de Mopti par ailleurs est une région à dominance peule. Si la langue peule a longtemps été la langue véhiculaire à Mopti, elle a été supplantée, comme dans la plupart des villes maliennes, par la langue bambara, langue de la capitale et langue véhiculaire au Mali (ce que montraient déjà les enquêtes de L.J. Calvet sur le marché de Mopti, Calvet, 1984 ; confirmé par la recherche de C. Canut et G. Dumestre : Canut, Dumestre, 1993). La toponymie atteste de ces dynamiques linguistiques et du remplacement du peul par le bambara comme langue véhiculaire en ville, les toponymes à Mopti sont en effet majoritairement en langue bambara. Cependant, on repère des phénomènes de stratifications : certains toponymes anciens sont en langue peule. Ces toponymes peuls peuvent être la déformation d'anciens noms bozos. En bambara, ils peuvent intégrer des mots empruntés au français. Les langues qui fournissent la toponymie à Mopti donnent donc à voir les différentes strates de l'histoire linguistique de la ville.

En peul perdurent les toponymes des quartiers anciens de la zone remblayée, toponymes officialisés par l'administration : Komoguel, Gangal, Toguel et Mossinkoré.

Le nom de Komoguel<sup>1</sup>, premier îlot remblayé, a une étymologie obscure. Il serait formé sur une base *komo*, mot bozo servant à désigner les Bozos, suffixé en *gel*, suffixe peul diminutif. Il s'agit donc d'une dérivation peule sur une base bozo. Littéralement il s'agirait du « petit lieu des Bozo », désignant sans doute à l'origine un ancien campement bozo, antérieur au remblaiement de cette zone. Une autre étymologie, plus controversée, fait de ce mot une réinterprétation peule d'un mot bozo *kamuge*, désignant une rentrée d'eau, le suffixe diminutif *gel* ayant été substitué à la finale bozo. Si l'origine des autres noms de quartiers est claire pour

---

<sup>1</sup> Les différentes étymologies peules nous ont été communiquées par M. Tulenta, peul, docteur en linguistique et directeur régional de l'enseignement.

tous les habitants de Mopti, celle de Komoguel est devenue opaque et atteste par là de l'oubli du substrat bozo.

*Gangal*, nom du second quartier, est un nom dérivé sur une base peule *nganki* (Micocoulier d'Afrique), avec adjonction d'un suffixe augmentatif. Le quartier a pris, par métonymie, le nom d'un grand arbre se trouvant là avant qu'il ne soit remblayé. Contrairement à l'étymologie de Komoguel, celle de Gangal est connue des habitants de Mopti, même pour ceux qui ne sont pas de première langue peule, soit qu'elle leur soit transparente, soit qu'elle soit transmise.

*Toguel* est le diminutif de *togere*, qui désigne en peul une surélévation exondée, souvent couverte d'arbres, et qui peut être localement traduite par le mot *bosquet*. Le quartier, initialement une extension de Gangal, a été remblayé à partir de ce bosquet.

Mossinkoré est un quartier plus récent. On retrouve une base *mossin* (désignant les Mossi), suffixé en *koore*, suffixe peul d'appartenance territorial. L'origine de ce quartier est un ancien campement mossi.

Ces noms ont été repris par l'administration pour les appellations officielles des quartiers. Ils figurent donc dans les textes officiels. Ils peuvent figurer également sur des portes de concession ou des enseignes d'échoppe.

Si Komoguel est le toponyme officiel, connu de tous, il est supplanté dans l'usage quotidien par le toponyme *Wayenkore*, nom dérivé peul sur une base songhaï *waye* (boucher), suffixé en *koore*. Il désigne donc le quartier des bouchers. Ce toponyme désignant une zone de Komoguel s'est mis à désigner par extension, selon un procédé métonymique, le quartier tout entier. Il semblerait que cette appellation non officialisée soit d'usage plus fréquent. Les plus jeunes et les nouveaux arrivés en ville ont créé, en calquant le peul, un toponyme bambara *wayenkin*, composé à partir du nom *kin* (quartier). Comme en peul, le mot bambara désignant le boucher est un emprunt au songhaï (les bouchers sont originaires de cette ethnie). De même, dans les usages contemporains, le toponyme bambara Mossinkin tend à supplanter le toponyme peul Mossinkoré.

Le dernier toponyme peul relevé est *sakorowel* « petit marché », qui désigne le marché de Gangal, par opposition au « grand marché », situé dans la zone commerciale. Certains désignent ce marché par le toponyme bambara *sugininba* (litt. « le petit grand marché »), s'opposant à la fois au grand marché (*suguba* en bambara) et au petit marché (*suginin* ou *bella suginin*, le petit marché des Bella), situé dans le quartier, plus récent, de Bougoufè<sup>1</sup>.

Est attesté également un toponyme *kara lekol* (le terrain de l'école), désignant le terrain de jeu devant le groupe scolaire de Gangal, toponyme dont le souvenir reste mais qui a disparu des usages, remplacé par le toponyme bambara *terrain bilennin* (terrain rouge), parfois désigné également en français par le toponyme *terrain scolaire*. Certains vieux se souviennent que l'on désignait l'endroit près de la digue à l'entrée de Komoguel par le toponyme *dubalel-ba'lel* (le petit figuier : *dubal* aux moutons : *ba'lel*), parce qu'on y attachait les moutons avant d'aller les vendre au marché. Plus personne ne connaît ce toponyme. C'est ce même lieu que l'on désigne maintenant par le terme *programme-gingè-yòrò* (cf. *infra*). D'autres toponymes peuls ont ainsi sans doute disparu.

Ces toponymes reprennent pour la plupart des éléments géographiques anciens (éléments naturels ou peuplement anciens), antérieurs au remblaiement des quartiers et à l'urbanisation. Le toponyme peul *sakorowel* atteste du peuplement peul ancien de cette zone.

Le peul n'est présent que dans la toponymie des quartiers anciens de la ville. On peut voir qu'il est par ailleurs concurrencé par le bambara.

Les quartiers plus récents de la ville sont désignés par des toponymes bambara. Il s'agit de Bougoufè ou Bougoufyé (les usages sont instables, le toponyme officiel est Bougoufè), désignant l'aire (*fè* ou *fyè*) où sont rassemblées des huttes (*bugu*), ce mot désignant le hameau de culture. Très éloigné du centre, on trouve le quartier de Médina coura (la nouvelle Médine en bambara), nom courant au Mali pour désigner des quartiers récents (on trouve un Médina coura à Bamako, de même qu'à Ségou).

---

<sup>1</sup> Ayant une fois indiqué à un chauffeur de taxi peul « *sugininba* », je me suis fait reprendre en « *sakorowel* ». Ce chauffeur aurait-il repris un Malien s'adressant à lui en bambara ? Il s'agit davantage de ne pas se faire imposer le bambara par une étrangère dont ce n'est pas la langue. Ceci reste une trace d'un conflit glottophagique peul/bambara.

Toutes les rues d'autre part sont désignées par des toponymes bambara. Le nom désignant la rue est un emprunt au français : carré (désignant le *block* américain)<sup>1</sup>. À partir de ce nom emprunté sont construits des toponymes ayant une structure morpho-syntaxique bambara. On trouve deux types de structure, toutes deux déterminatives régressives : soit un syntagme nominal « nom propre déterminant + ka + carré » (du type *Sory Tapo ka carré*, structure attributive : « la rue de Sory Tapo »), soit un syntagme nominal où le nom déterminant est directement apposé au nom carré, du type *ATT carré*, la rue ATT<sup>1</sup>. Les toponymes se distinguent selon le type de référent. Il peut s'agir du patronyme d'une famille connue dont la concession se trouve dans le carré. Il peut s'agir d'un élément urbanistique : services publics ou privés, lieux de culte (*misiriba carré* : la rue de la grande mosquée), d'un élément naturel : un grand arbre généralement (*jalasun carré* : la rue du caïlcédrat). Il peut référer à une pratique (ainsi *fali carré* réfère au passage, par cette ruelle, des ânes « *fali* » chargés de banco vers une zone à remblayer).

### 3. Cas particulier : Taïkiri, un village peul aux portes de la ville

Le village de Taïkiri<sup>3</sup>, intégré administrativement à Mopti dont il est un quartier, présente un cas particulier de toponymie dans la ville, dans la mesure où tout le village a sa propre toponymie peule, connue des seuls habitants du lieu. Il est divisé en un certain nombre de quartiers, *deende* en peul, avec pour référent des noms d'arbre : *deende gangel* (quartier du grand micocoulier), *deende dundewel* (quartier du petit ficus), *deende jammi* (quartier du tamarinier), des noms référant à la qualité physique du terrain : *deende fetowal* (espace vide), *deende deengol* (monticule), *deende gumpol* (passage d'animaux dans l'eau), toponymes typiquement ruraux, mais également quelques toponymes aux référents plus « modernes » : *deende France*, *deende Somiex* (nom d'une entreprise), *deende Ciment*. La connaissance de ce quartier par les autres habitants de la ville s'arrête au « tournant », à l'entrée du village, où font demi-tour les taxis qui font la navette depuis le quartier commercial, et au cinéma situé à côté. Ils n'ont connaissance d'aucun de ces toponymes.

### 4. Usages oraux et traces écrites

L'attribution d'un nom à un lieu procède de deux pratiques : l'une populaire, des usagers, l'autre administrative, qui, soit entérine un usage populaire, soit au contraire impose un nom symbolique (ayant souvent un enjeu politique). Les tentatives d'impositions politiques ont à Mopti tourné court (les rues de l'Indépendance et Modibo Keita ont disparu avec le renversement de ce premier président du Mali indépendant). L'administration a entériné les noms populaires de quartiers (nécessaires aux recensements, à la perception de la taxe de développement...), les odonymes restant d'usage strictement oral et populaire. Les noms des lieux, sauf très rare exception (cf. *infra*), ne sont pas inscrits sur les murs, ils font l'objet d'un consensus né d'une pratique quotidienne, et non d'une imposition officielle. Il s'agit d'*appellations de bouche à oreille*, comme les appelle l'un de nos informateurs, ou, en argot bambara-français, de *togo-façon* (des noms « comme ça », des « espèces de noms », pourrait-on dire). Par ailleurs, beaucoup de noms de lieux sont moins des toponymes au sens strict (lexicalisés) que des désignations fonctionnant, en discours, au cours d'une activité discursive d'adressage : ainsi, à

<sup>1</sup> Le bâti urbain induit une certaine configuration toponymique. Ainsi, le plan hippodaméen de la ville coloniale permet une structuration en *carré*, terme que l'on retrouve dans les désignations toponymiques. Les entorses à ce plan, les impasses (désignées en bambara par le terme *bolibana*<sup>1</sup>, littéralement « la course est finie ») sont suffisamment remarquables pour être connues de tous : ainsi le *bolibana* de Touguel, ou celui de Mossinkoré (attesté comme adresse sur une enseigne). Les espaces vides du bâti sont nommés *yòrò* (lieu, place, ex. *programme-gingè-yòrò* : « l'endroit où l'on colle les programmes », i.e. les programmes de cinéma), *kènè* (aire, surface, ex. *wajuli kènè* : la place où se font les prêches), *da* (bord, ex. *misiri da la* : devant la mosquée).

<sup>2</sup> AT.T. (initiale d'Ali Toumani Touré) est l'auteur du coup d'Etat de 1991 qui renversa Moussa Traoré, avant de remettre le pouvoir aux civils.

<sup>3</sup> Les différents toponymes de Taïkiri nous ont été donnés et expliqués par Kola SOW, cadre de l'ONG AIVM (Sévaré), né et grandi à Taïkiri, dont il est le seul diplômé, lors d'un entretien portant sur l'histoire de Taïkiri. Ils ont ensuite été systématiquement vérifiés et localisés sur le terrain à l'aide de M. TALL, photographe de quartier.

Toguel, on désignera les quatre rues entourant le block où est située l'école par le terme *lekol-so ka carré* (la rue de l'école) : il s'agit moins d'un toponyme (qui aurait quatre référents différents) que d'un syntagme fonctionnant en discours. De même, des deux structures morpho-syntaxiques qui servent à construire les odonymes (noms de rue) que nous avons décrites (cf. supra), la seconde peut être interprétée comme un degré supérieur de lexicalisation. En effet, généralement, lorsqu'un nom propre est déterminant, on trouve le premier type de structure (N ka N ; sauf dans le cas de *ATT carré*), lorsqu'un nom commun est déterminant, on trouve la seconde structure : *fali carré* (la rue des ânes), *pont carré* (la rue du pont), *voirie carré* (la rue du service de la voirie). Lorsque la seconde structure construit des odonymes dont le déterminant est un nom propre, on peut considérer qu'elle rend compte d'une toponymie à l'usage fixé, contrairement à la première structure qui ne serait qu'une actualisation en discours d'une désignation toponymique : on peut ainsi opposer *Sory Tapo ka carré* à *ATT carré*. Ce dernier toponyme (qui désigne une rue dans laquelle se trouve une concession de la famille d'ATT), quoique récent (il date de 1991), est largement consensuel (et on en trouve une trace écrite sur une enseigne).

Les toponymes connus de tous peuvent être attestés également dans des usages écrits, sur des enseignes d'échoppe ou des cartes de visite. On retrouve bien sûr les noms officiels des différents noms de quartiers, sur des enseignes ou des portes de concessions. Le nom *wayenkoré* également est attesté à l'écrit (plaque d'ONG à l'entrée de la ville). Nous avons également repéré *faly carré* (nous reprenons l'orthographe utilisée) sur une enseigne de tailleur à Bougoufè, *ATT carré* côté goudron à l'entrée de la ruelle, sur la plaque d'une association de guides, *Petit Marché* (avec l'utilisation de la traduction en français) sur une enseigne de tailleur également, *rue de l'ancienne boulangerie* (avec également usage de la traduction française) sur la carte de visite d'un bijoutier.

Il est intéressant de noter cet usage écrit de toponyme en français, extrêmement rare dans les usages oraux (on pourra les utiliser, en traduction, avec des Occidentaux). On peut rapprocher cela des autres usages graphiques repérés en ville. Sur les murs, on trouve des inscriptions en peul, en bambara, en français. Le peul ne se trouve que sous une forme « lettrée », dans la transcription linguistique officielle que ne peuvent lire que les Maliens qui ont été alphabétisés en peul : il s'agit essentiellement de texte de campagnes de prévention (ex. prévention contre le sida), ou de plaque d'ONG. Le bambara se trouve sous une forme « lettrée » (il s'agit du même type d'écrit) mais également sous une forme populaire, notamment sur les enseignes d'échoppe, transcrit dans une orthographe « francisée », accessible aux Maliens qui ont appris à lire (l'enseignement est en français, langue officielle du Mali). Un exemple de cette appropriation populaire est la transcription *faly carré* (la transcription linguistique officielle serait *fali kare*, qui rend totalement opaque l'emprunt au français). Cependant, si le peul et le bambara sont attestés à l'écrit, la majorité des écrits sur les murs de la ville sont en français. Cette partition oral/écrit qui recouvre une répartition fonctionnelle langues nationales/français laisse voir l'état de diglossie existant au Mali entre le français, langue officielle et langue de l'écrit, et les autres langues réservées aux usages oraux.

## 5. Variation sociolectale : la toponymie des jeunes

La toponymie varie donc en diachronie et en synchronie. Les usages, comme nous l'avons montré, ne sont pas stables. La toponymie d'autre part est soumise à une variation sociolectale : une toponymie de jeunes, argotique, vient doubler la toponymie standard.

Dans nos enquêtes, nous avons ainsi recueilli un certain nombre de noms, qui ne faisaient pas l'unanimité et dont les vieux disaient : « ça ce sont des noms de jeunes » : *vietnam carré*, *volcan carré*, *Lipton carré*... Ils ont des résonances ludiques, ils sont donnés à des lieux où se réunissent des grins de jeunes gens (groupe de pairs se réunissant quotidiennement, et au même endroit, pour discuter, jouer aux cartes, et prendre du thé). Ces noms ne se diffusent pas et disparaissent généralement quand le groupe cesse de se réunir. Parfois cependant, le nom peut passer dans la toponymie usuelle. On nous a ainsi signalé le toponyme *cèjan carré* (la rue du géant), référant à un ancien footballeur tenant une boutique où il vendait du café, au bord du goudron, et où se réunissaient les jeunes (qui ont maintenant entre quarante et cinquante ans), le toponyme est resté.

## 6. Toponymie, géographie et sociolinguistique

La toponymie à Mopti (comme ailleurs dans les villes du Mali, cf. Bertrand, 1998) est fluctuante, cette fluctuation étant liée à des facteurs géographiques : développement du site, usages des lieux (stables ou évolutifs), mais également à des facteurs linguistiques ou sociolinguistiques : changement de langue véhiculaire, étymologie populaire (ex. *Simon dangan*, « la digue de Simon » devenue, par opacification de l'item « Simon », premier commerçant occidental installé sur le site, *ciment dangan*, « la digue de ciment »). Parfois les deux types de facteurs géographiques et sociolinguistiques se combinent : le passage de *dubalel-ba'lel* (« le petit figuier aux moutons ») à *programme-gingè-yòrò* (« l'endroit où l'on accroche les programmes ») montre à la fois le changement d'usage du lieu et le passage du peul au bambara, comme langue de désignation.

La toponymie urbaine, au-delà de son aspect fonctionnel (établir des cartes), donne donc à voir la ville comme lieu de recomposition permanente, géographique et linguistique. Par ailleurs, elle garde en mémoire des usages anciens de l'espace urbain, et des langues qui ne sont plus pratiquées dans la ville. Davantage qu'un objet d'étude en soi, nous la concevons comme une méthodologie interdisciplinaire, une manière d'approcher les lieux qui peut servir de révélateur<sup>1</sup>. Elle souligne par ailleurs la pertinence à aborder les faits sociaux (dont font partie les usages de l'espace) par le langage, et donc la vocation interdisciplinaire de la linguistique.

---

<sup>1</sup> On peut noter d'ailleurs que, dans une ville comme Mopti où se cristallisent des enjeux développementaux autour des questions d'assainissement, faire une enquête toponymique reçoit un accueil bienveillant : elle est perçue comme un intérêt pour l'histoire locale, les petites choses du quotidien, une recherche sans enjeu politique ou financier. Dès lors, les citadins racontent volontiers, et parfois de tout autres choses. La toponymie urbaine paraît dès lors comme une manière « d'ouvrir » un terrain (d'autant plus qu'elle permet de s'appropriier l'espace urbain).

## Références bibliographiques

- Barberis J.M. (1997) « Rue X. Étude d'une construction locative dans un corpus de description de la ville », *Faits de langue I*, n° 10.
- Bertrand M. (1998) « Ville en traverse, mobilité populaire, repérage urbain (Bamako, Mali) » in *PArole*, n° 5-6, p.81-110.
- Bouvier J.C., Guillon J.M. (dir.) (2001) *La toponymie urbaine : significations et enjeux*, : actes du colloque tenu à Aix-en-Provence, 11-12 décembre 1998.
- Calvet L.J. (1994) *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot.
- Canut C., Dumestre G. (1993) « Français, bambara et langues nationales au Mali » in Robillard D., Beniamino M. (éds) *Le français dans l'espace francophone*, tome 1, Paris, Champion
- Dauzat A. (1954) « Le relevé des noms de lieux-dits, problèmes et méthodes », *Revue Internationale d'Onomastique*, tome VI.
- Dorier Apprill E. (2002) « Décentralisation, foncier, inégalités. Les enjeux locaux contradictoires de l'assainissement urbain. Mopti (Mali) », *Autre part*, n°, janvier 2002.
- Dorier Apprill E., Van den Avenne C. (2001) « La connivence citadine et ses exclus à Mopti », *Annales de la recherche urbaine*, n°90, septembre 2001.
- Dorier Apprill E., Van den Avenne C. (à paraître) « Traditions orales et citoyenneté. Les enjeux de l'histoire urbaine à Mopti (Mali) », Actes du colloque de Géographie Tropicale « Patrimoine et développement », La Rochelle, septembre 2001.
- Ganay S. (de) (1948) « Toponymie et anthroponymie de l'Afrique Noire », in *Onomastica*, n° 2, juin, p.143-146.
- Juillard C. (1995) *Sociolinguistique urbaine. La vie des langues à Ziguinchor*, Paris, Éditions du CNRS.
- Lahire B. (1998) *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- Mondada L. (2000) *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans les textes*, Paris, Anthropos.
- Renaud P. « L'invention du verbe : d'une linguistique en Afrique à une linguistique de l'Afrique » in *Faits de langues « Les langues d'Afrique subsaharienne »*, n° 11-12, OPHRYS, 1998.
- Riviere d'Arc H. (dir.) (2001) *Nommer les nouveaux territoires urbains*, Paris, Ed. Unesco - Maison des sciences de l'homme.
- Thiam N. (1998) « Repérages sociolinguistiques dans les désignations de la ville de Dakar (Sénégal) » in *PArole*, n° 5-6, p.113-134.
- Van den Avenne C. (1998) « Partage de territoire : coexistence du français et des autres langues locales dans une ville ivoirienne » in A. Queffélec (éd.) *Le français en Afrique francophone - Recueil d'études offerts en hommage à Suzanne Lafage*, n° 12, Didier Érudition, p.311-318.